

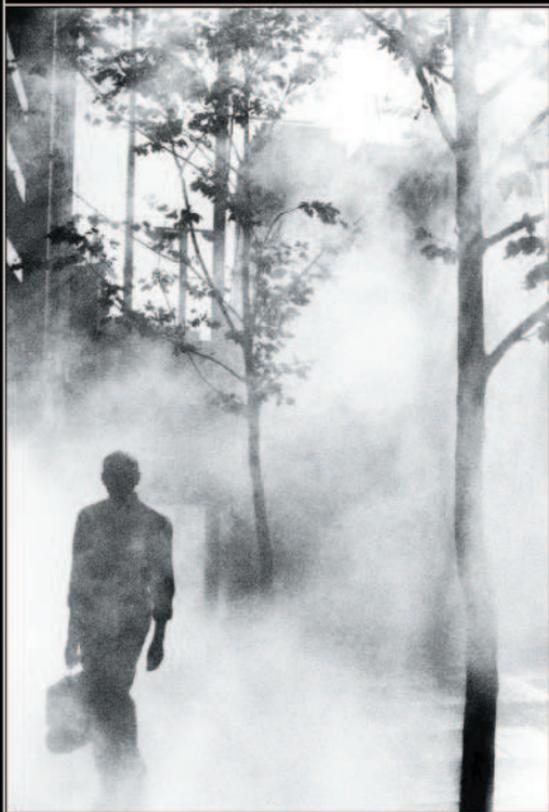


Chemins  Nocturnes

DOMINIQUE SYLVAIN

GUERRE
SALE

POLICIER



Viviane Hamy

Extrait de la publication

Le livre

« *C'est l'Afrique en plein cœur de Colombes, patron. Les connaisseurs appellent ça le supplice du Père Lebrun. Une technique en vogue à Haïti du temps des tontons macoutes* ».

Florian Vidal, avocat spécialiste des relations franco-africaines, favori de Richard Gratien, maillon essentiel de la Françafrique pour le secteur de l'armement a été tué de manière atroce : brûlé vif près d'une piscine, un pneu enflammé autour du cou. Cinq ans plus tôt, Toussaint Kidjo, l'assistant de Lola Jost— de père français et de mère congolaise— avait été assassiné exactement de la même façon. Bouleversée par ce meurtre jamais élucidé, l'ex-commissaire du 10^e avait anticipé sa retraite. Le lien entre les deux affaires ne fait aucun doute. Pourtant, confrontées aux intérêts en jeu et aux milieux en présence, Lola et son amie américaine, Ingrid Diesel, s'inclinent et se résignent à collaborer avec Sacha Duguin, devenu Commandant de la Crim'...

Machiavéliques, prêts à tout, les personnages mènent *Guerre sale* à un rythme inexorable : toute notion d'humanité est éliminée. Dominique Sylvain, dont tous les romans sont publiés aux éd. Viviane Hamy,

atteint un sommet dans la construction de l'intrigue, qui ne laisse aucun répit au lecteur...et dans la maîtrise de son talent.

L'auteur

Dominique Sylvain est née à Thionville en 1957, et vit au Japon depuis de nombreuses années. Elle a à son actif trois « séries » avec personnages « récurrents » :

— Louise Morvan, détective privée ayant repris l'agence de son oncle Julian Eden : *Baka !* (1995), *Sœurs de sang* (1997), *Travestis* (1998), *Techno Bobo* (1999), *Strad* (Prix Polar Michel Lebrun 2001), *La Nuit de Geronimo* (2009).

— Le duo de policiers Martine Levine et Alex Bruce : *Vox* (Prix sang d'encre 2000), *Cobra* (2002, finaliste pour le Prix des Lectrices ELLE 2003)

— Enfin Lola Jost et Ingrid Diesel : *Passage du désir* (2004, Prix des Lectrices ELLE 2005), *La fille du Samourai* (2005), *Manta Corridor* (2006).

Dans la même collection



Chemins  Nocturnes

KARIM MISKÉ

Arab jazz

ANTONIN VARENNE

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

DOMINIQUE SYLVAIN

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Geronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

FRED VARGAS

Ceux qui vont mourir te saluent

Debout les morts

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

L'Homme aux cercles bleus

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

Un peu plus loin sur la droite

Sans feu ni lieu

L'Homme à l'envers

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

Pars vite et reviens tard

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

Sous les vents de Neptune

Dans les bois éternels

Un lieu incertain

L'Armée furieuse

FRED VARGAS / BAUDOIN

Les Quatre Fleuves

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

Coule la Seine

ESTELLE MONBRUN

Meurtre chez Tante Léonie

Meurtre à Petite-Plaisance

Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)

Meurtre à Isla Negra

MAUD TABACHNIK

Un été pourri

La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

PHILIPPE BOUIN
Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

COLETTE LOVINGER-RICHARD
Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

JEAN-PIERRE MAUREL
Malaver s'en mêle
Malaver à l'hôtel

SANDRINE CABUT / PAUL LOUBIÈRE
Contre-Addiction
Contre-Attac

LAURENCE DÉMONIO
Une sorte d'ange

ERIC VALZ
Cargo

DOMINIQUE SYLVAIN

GUERRE SALE

VIVIANE HAMY

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Viviane Hamy, janvier 2011

D'après une conception graphique de Pierre Dusser

© Photo de couverture : *Trent Parke* / Magnum Photo (détail)

ISBN 978-2-87858-514-8

*Il présenta son fils aux gens de guerre
en le leur recommandant comme son
successeur et son héritier.*

Démétrios

Tu arrives par le prochain train, je t'attends sur le quai avec le village au grand complet.

Ne me dis pas que c'est une surprise. Tu croyais que j'allais t'oublier ? Drôle d'idée. Si je suis ici, c'est pour toi.

Même les petits voyous, les *yankés* amateurs de bagarre restent tranquilles, perchés en ligne sur la barrière. Ils connaissent ta réputation, celle d'un brave qu'on croise quand on a beaucoup de chance. Ils me l'ont dit quand j'ai partagé leur chanvre. Tu imagines ça ? Un flic fumant avec des voyous, tu nous aurais fait de l'or avec une histoire comme celle-là.

Dommage que tu sois mort, tu aurais pu l'écrire.

Pour une fois respectueux, les *yankés* se taisent, évitent de nous jeter aux visages des histoires de sorcellerie. Même eux n'y croient pas. Ils savent qu'on t'a tué pour une raison qui n'a rien à voir avec le diable. C'est parce qu'ils aimeraient en savoir plus qu'ils sont venus. Tu sais ce que je pense ? Je vois les choses comme eux.

Les conversations sont pleines de toi. Je suis le seul à t'entendre, à pouvoir te dire ce que j'ai sur le cœur. Parler avec les morts, je laissais ça aux vieux radoteurs, mais aujourd'hui, c'est différent, une porte s'est ouverte dans mon esprit. Dommage que je connaisse déjà la fable que

tu me racontes. C'est le chanvre, il fait tourner en bourrique, ton bavardage roule dans mon crâne...

C'est l'histoire d'un khalife qui voit accourir son vizir affolé. L'homme a croisé la Mort au marché. Cette grande femme maigre portant une écharpe rouge l'a regardé bizarrement, et lui a glacé les sangs. Il implore son khalife de lui donner son meilleur cheval pour fuir très loin, jusqu'à Samarkand. Le khalife apprécie son vizir, il le laisse donc seller sa monture et filer ventre à terre : l'homme compte rallier Samarkand avant la nuit...

Ton train arrive. Les wagons crissent, s'immobilisent. Pour les voyageurs en provenance de Kinshasa, pas moyen de mettre un pied sur ce quai gros de chagrin. Le chef de gare prie la foule de s'écarter. Les yankés s'y mettent aussi, ils insultent « les moutons stupides », leur disent de dégager le chemin.

Les employés des pompes funèbres te poussent dans la lumière, tes cousins et moi agrippons les poignées de ton cercueil. Une fois sur nos épaules, tu es plus léger que ce que j'imaginai. Des femmes sanglotent. Ça te plaît cette sollicitude bien en chair, ces grincements de dents nacrées, n'est-ce pas ? J'en suis certain, ne me raconte pas d'histoires. Ou si, continue la tienne. Je la connais par cœur, mais ça fait tant de bien d'entendre ta voix, et je finirai bien par comprendre ce que tu veux me dire...

Troublé, le khalife enfle un déguisement, se rend au marché et cherche la Mort. Il l'aperçoit ; elle est telle que son vizir l'a décrite : grande, efflanquée, le visage en partie dissimulé sous un voile rouge, elle va, sans se faire remarquer. Le khalife s'approche. La Mort s'incline immédiatement.

– J'ai une question à te poser, dit le khalife à voix basse.

– *Je t’écoute.*

– *Mon premier vizir est encore jeune et en pleine santé, il est efficace, probablement honnête. Pourquoi l’as-tu effrayé ce matin au marché ?...*

Nous déposons ton cercueil dans la Jeep garée devant la gare, une feuille de palme a été accrochée sur le pare-brise comme le veut la tradition. J’aperçois Papa Wonda et ses musiciens. Ton chanteur favori est venu avec sa mère, la plus grande pleureuse du pays, splendide boubou blanc, visage grave des jours fastes. Le chef du village rôde, comment s’adresser à si grande dame ? Mme Wonda va pleurer pour toi, te rends-tu compte de l’honneur qui t’est fait ? La dernière fois que j’ai entendu ses plaintes, c’était aux funérailles d’un ministre. Quel privilège, l’ami !

La Jeep roule au pas vers la maison de tes parents et nous suivons, les chaussures blanchies de poussière. À l’aube, la pluie d’avril maltraitait les toits, depuis, elle s’est mise de ton côté. Le gris a fondu, la terre a séché, la lumière a gagné la transparence d’un jour parfait. Tu parades dans un monde refait à neuf, mon frère, je voudrais pouvoir te prêter mes yeux.

La procession arrive, nous te faisons pénétrer dans la vieille maison. Les palmes des ventilateurs brassent l’air gavé d’une odeur de ragoût et de riz. Les femmes ont cuisiné toute la nuit ; pour les avoir aidées, je sais de quoi je parle, et pourtant j’étais saoul. J’avais fait un détour par l’épicerie de la vieille Naomi. Elle n’a plus de dents mais encore toute sa tête ; elle a voulu me vendre sa boutique. C’est son vin de palme qui m’intéressait. Couleur de mousse pâle contre âpreté, cette petite querelle acide, je croyais l’avoir oubliée.

Nous te déposons sur une natte. Le chef du village fait un discours. Il essaie de raconter tous tes accomplisse-

ments et s'emmêle dans les anecdotes. Un *yanké* rigole, donne des coups de coude à ses copains. Tout le monde est soulagé quand les palabres se terminent et que Mme Wonda dénoue ses bras et commence à pleurer. Ses assistantes déversent leurs chaudes rivières sur ton souvenir, comme si elles te connaissaient depuis mille ans. Une jeune pleureuse est belle, je voudrais pouvoir te prêter ma peau pour que tu effleures la sienne.

Je vais d'un groupe à l'autre, j'écoute. On te dresse des couronnes, tu es leur héros. Mort pour la liberté. Je ne suis pas d'accord, mais je me garde d'intervenir. Au lieu de ça, je t'écoute terminer ta fichue rengaine...

Surprise, la Mort répond :

– *Khalife, loin de moi l'idée de l'effrayer. Ton vizir et moi, nous sommes bousculés dans la foule. Je ne l'ai pas regardé d'un air menaçant, simplement j'étais étonnée.*

– *Pourquoi étonnée ?*

– *Parce que je ne m'attendais pas à le voir là... j'ai rendez-vous avec lui, la nuit prochaine, à Samarkand...*

Samarkand, Samarkand. Oublie Samarkand, Norbert. Tu veux me dire que ce vizir est un imbécile, c'est ça ? Mais c'est toi l'inconscient, l'ami. Tu aurais dû fuir sans demander ton reste. Plusieurs de tes confrères sont morts ces dernières années, la rivière de sang n'est pas près de tarir. Le destin t'avait pourtant prévenu. Combien d'hommes ont cette chance ? Dis un chiffre pour voir. Rien qu'un chiffre. Tu ne réponds pas. Je comprends ça. Ce chiffre, c'est le zéro de l'infini. Tu aurais dû mourir dès le premier attentat, sous l'efficacité des salopards à cagoules. Tu veux que je te raconte la bonne histoire ? Tais-toi et écoute.

Tu n'avais aucune chance et pourtant un dieu t'en a donné une. Un dieu, pas une vieille maquereille efflan-

quée. Il devait être aussi saoul de vin et de chanvre que moi, il s'était trompé de quartier. Ces types t'avaient raté une première fois, mais ils allaient revenir. Le dieu t'a soufflé de déguerpir. Il n'y avait aucun détour à faire par Samarkand, Kinshasa ou Tombouctou. Mais tu as mélangé les scénarios. Tu as répondu que tant qu'à mourir, mieux valait mourir chez soi. Tu attendais de revoir l'écharpe rouge sans t'énerver.

Tu n'es pas un héros, tu es un orgueilleux. Voilà ta sœur qui s'approche. Myriam ne comprend pas plus que moi, elle aurait voulu que tu prennes le premier avion. Elle te l'a répété, tu ne l'as pas écoutée. C'était écrit, alors à quoi bon ?

Ça ne marche pas.

En fait, tu ne sais rien de plus que le nouveau-né que ta voisine trimballe sur son dos. Rien de plus.

- Tu ne manges pas, Toussaint ?

- Merci, je n'ai pas faim.

- Tu devrais te nourrir un peu, tu as passé la nuit à boire...

Bien sûr, ta sœur a raison. D'ailleurs, Myriam a toujours raison. Mais tu t'en moques bien, Norbert Konata, le plus grand journaliste du Congo-Kinshasa et de l'Afrique réunis. Papa Wonda s'en fout aussi apparemment, parce que sa musique interrompt Myriam et ses conseils. La voix haut perchée hypnotise l'assistance, et bientôt quelques femmes ondulent, discrètes, boubous qui balancent. Elles ne dansent pas, pas vraiment, mais elles aimeraient. Et ce serait peut-être la meilleure façon de te dire adieu. Dommage que tu sois mort, l'ami, ah oui, vraiment dommage ! sinon tu aurais dansé avec elles sur Papa Wonda. Mais je dois te dire la vérité. Même si son orchestre est sacrément bon, il est incapable de réveiller les morts endormis dans de beaux cercueils ou sous les terres craquelées. C'est ainsi.

Oui, les morts dorment profondément, Toussaint mon ami, et pourtant eux aussi étaient partis au loin en espérant...

Tu parles, tu parles, Norbert, mais tu ne dis rien. Qui as-tu gêné ? Quel puissant as-tu fait frétiler dans ta poêle à mots ?

Si j'étais à ta place, j'utiliserais ce foutu Papa Wonda et je lui volerais sa bouche. À la place de ses « passé qui reflleurira » et de son « amitié qui jamais ne mourra », je chanterais la violence. Je raconterais les visages derrière les cagoules, les méthodes et les raisons. Je lancerais des noms. Et toi tu me racontes que la Destinée t'a donné un rendez-vous que tu n'avais pas les moyens de refuser ?

Je ne suis pas prêt à avaler tes fables.

Toi aussi, un jour, tu auras rendez-vous là-bas, Toussaint...

Foutaises.

Toi aussi, un jour...

Et maintenant, si tu n'as ni visage ni nom à me donner, par pitié, Norbert Konata, le plus grand journaliste du Congo-Kinshasa et de l'Afrique réunis, tais-toi...

Parc départemental Pierre-Lagravère, Colombes

Nez contre le pare-brise, pied au plancher, Sébastien Ménard déchiffra le panneau au-delà du mur liquide, et s'engouffra dans la bretelle de sortie de l'A 86. Sacha Duguin lui ordonna de ralentir. Le lieutenant s'offrit un sourire en coin. Barbe de trois jours, chevelure rebelle, Ménard était un dandy frais émoulu de Sciences-Po, et surtout un jeune con ayant abusé des séries policières télévisées.

Emmanuelle Carle jouait au maître zen, les mains enfouies dans la tristesse de son éternel pardessus beige. À croire que ni l'agitation du ciel ni celle des hommes n'avaient d'impact sur elle. Pourtant, Sacha sentait que le moindre énervement de sa part était consigné dans un carnet invisible qu'elle ne manquerait pas d'utiliser à bon escient et au bon moment. *Si le général est coléreux, son autorité peut être facilement ébranlée.* Le capitaine Carle aurait pu écrire *L'Art de la guerre* de Sun Tzu.

Stoïques sous le ciel déchaîné, deux gendarmes montaient la garde devant le bâtiment abritant la piscine olympique. Ménard répondit à leur salut militaire d'un geste désinvolte et gara sportivement la Renault à côté de

la camionnette des TIC, les techniciens de l'Identification criminelle. Sortie de voiture la première, Carle fila en direction du bâtiment. *En campagne, soyez rapide comme le vent.*

Ménard extirpait déjà son calepin et son stylo de son veston et entamait son relevé. Moyens de transport, topographie du terrain, architectures des lieux, horaires et organisation, télésurveillance, rondes de gardiennage, données météorologiques... Rien n'échappait au procédurier du groupe Duguin. Il était chargé de plier le monde en petits morceaux, et son tempérament maniaque convenait à la perfection à cette activité laborieuse. L'origami comme résolution du désordre.

Le porche grand ouvert vibrait sous les bourrasques, pourtant l'odeur s'était incrustée dans les murs avec la force d'une calamité biblique. Chair carbonisée et caoutchouc fondu. Visages de craie et bleus de travail, deux hommes répondaient aux questions du capitaine de gendarmerie. L'officier étudia Carle et Sacha, butant sur un problème de hiérarchie, gêné par le fait que la subalterne affichait une dizaine d'années de plus que son patron. Sacha trancha le suspense.

- Commandant Sacha Duguin, Brigade criminelle. Vous nous faites le topo ?

Le corps avait été découvert au bord du grand bassin par l'équipe de nettoyage ici présente. On avait retrouvé une mallette emplies de documents, un imperméable avec un portefeuille contenant quatre cents euros et des papiers d'identité. Le mort était Florian Vidal, trente-deux ans, domicilié rue de Vaugirard dans le 6^e arrondissement de Paris. Sacha avait obtenu à peu près les mêmes informations au téléphone ce matin. Entre-temps, il avait vérifié qui était la victime : un avocat d'affaires, et du genre florissant. Il s'agissait d'un VIP, et la gendarmerie locale passait le relais à la Crim'.

Le gendarme tendit des scellés contenant une carte d'identité. Sacha étudia le visage d'un blond au nez fort et au cou puissant. Sourcils fournis, yeux clairs et enfoncés, mâchoire carrée, une gueule intéressante.

– Vu son état, difficile d'imaginer qu'il s'agit du même homme, commenta le gendarme après un rapide coup d'œil à Ménard.

Sacha devinait ce qu'il pensait : le jeunot va rendre tripes et boyaux en découvrant la scène. Il ne connaissait pas Ménard. Et son petit calepin.

On fit répéter leur histoire aux deux employés de la société de nettoyage. Alertés par l'odeur, ils s'étaient aventurés jusqu'au bassin olympique, avaient découvert une masse noire sous le grand plongeur. Ils avaient pensé à un sac-poubelle que des « mômes auraient fait cramer pour s'amuser ». En s'approchant, ils avaient vu le corps d'un homme. Et constaté qu'il avait encaissé une horreur que personne n'aurait souhaitée à son pire ennemi.

On suivit le capitaine de gendarmerie jusqu'aux vestiaires pour enfiler une combinaison intégrale en polypropylène, des gants en vinyle. Sacha fixa un instant ses collaborateurs dans ce décor carrelé de blanc : visage saturnien de l'une, sourire martien de l'autre, la tenue bibendum renforçait la sensation de rencontre du troisième type, mais avec des extraterrestres du genre hostile.

– Des signes d'effraction ? demanda Carle.

– Le porche à l'arrière du bâtiment. Le cadenas a été sectionné.

Sacha observa des traînées boueuses et parallèles, une empreinte de pas encadrée par les marqueurs jaunes de l'Identification criminelle. Il imagina un homme tirant sa victime groggy dont les talons raclaient le carrelage. Un tracé sans interruption. Une pénétration des lieux sans heurt. Le même homme repartait ensuite par le même chemin, seul.

Une pataugeoire d'eau souillée séparait les vestiaires des bassins. On avait installé une planche en guise de pont. Au-delà, des traînées visibles mais diluées. Juché sur le plongeur, un technicien prenait des photos. Son collègue sondait l'eau bleutée avec un filet monté sur tige métallique. Deux hommes relevaient traces papillaires et ADN éventuels. Sacha leur souhaita bien du plaisir : les scènes de crime offraient rarement pareille ampleur olympique.

Sacha savait qu'en s'approchant du corps, il progressait sur le territoire de la cruauté. Il l'avait su dès le premier coup de fil : il fallait être un enfoiré de classe internationale pour incendier un homme aux abords d'une piscine en lui faisant comprendre que le plongeur salvateur était interdit. La victime gisait en position fœtale, des menottes, elles-mêmes attachées par une chaîne à un pilier du plongeur, liaient les poignets dans le dos. Le pauvre type était mort brûlé vif, un pneu enflammé autour du cou.

- Putain, original ! lâcha Ménard en s'accroupissant à côté du cadavre d'un air gourmand.

Le capitaine de gendarmerie échangea un regard avec le commandant. S'il considérait que des coups de pied au cul se perdaient, difficile de lui donner tort. Sacha passa sur cette *ménardise* et s'approcha à son tour.

La tête, le cou, le haut des épaules étaient carbonisés, rétrécis. Il pensa à une sculpture de Giacometti. Sèche, désespérée. Le caoutchouc du pneu se mêlait à la chair calcinée formant un goudron visqueux. Les yeux n'étaient plus que des orifices noircis, la bouche un four d'épouvante figée. L'homme avait dû hurler à s'en décrocher les poumons. Mais dans une piscine couverte, au milieu d'un parc déserté, qui pouvait l'entendre ? Ménard se dirigeait vers la baie vitrée donnant sur des buissons et des arbres tourmentés par les rafales. On distinguait un sentier, deux lampadaires que la distance transformait en brindilles. Le

déluge décourageait joggeurs et promeneurs. La nuit possédait le même pouvoir de dissuasion.

D'après le légiste des TIC, la mort remontait à six heures environ. Vers trois heures du matin, donc. Le tueur savait certainement que l'équipe de nettoyage n'arrivait pas avant six heures trente. Un élément manquait dans l'équation : son heure d'arrivée. S'il l'avait drogué, il avait dû attendre le réveil de son prisonnier. Et il avait pu jouer longtemps avec lui avant de l'incendier. Ce serait à Ménard de dénicher des témoins éventuels. Un SDF en bivouac, un travailleur de nuit, un insomniaque providentiel. Une quête décevante en perspective. Le parc formait une bande étroite s'étirant entre Seine et autoroute, des installations sportives, quelques bâtiments industriels à proximité, mais aucune habitation.

On avait retrouvé un jerrycan d'essence, vide, qui avait dû servir à asperger le dessus du pneu. Le buste et les membres étaient beaucoup moins endommagés que le reste. Des traces ensanglantées sur les poignets. Le pauvre type s'était débattu comme un forcené.

Ce qui avait été épargné révélait un gabarit solide. Et une aisance certaine. Vêtements de bonne coupe, chaussures de prix, une montre Cartier qu'on n'avait pas jugée plus digne d'intérêt que les quatre cents euros du portefeuille.

- On est sûr qu'il s'agit de Vidal ? demanda Sacha.

- Positif, répliqua le légiste. Mon confrère a comparé les empreintes digitales de la victime avec les relevés papillaires du contenu de la mallette.

- J'ai téléphoné à la secrétaire de l'avocat, reprit le gendarme. Son patron avait un rendez-vous à huit heures ce matin. Elle ne l'avait pas vu depuis la veille et a joint son épouse, Nadine Vidal. Son mari a quitté son domicile de la rue de Vaugirard dans la soirée. Au fait, qui prévient la veuve ? Vous ou nous, commandant ?

Sacha répondit qu'il s'en chargerait, puis s'approcha de Carle. Elle évaluait le contenu de la mallette en croco : stylo de prix, trousseau de clés, autre clé solitaire sur porte-clés Porsche, paquet de patches à la nicotine, étui en plastique garni de cartes de visite. Elle lui en tendit une : *Florian Vidal, droit des affaires et commercial, 35 rue de Seine, 75006 Paris*. Une adresse e-mail, deux numéros de téléphone.

– Ni téléphone portable ni ordinateur dans cette luxueuse mallette ?

– Apparemment non, patron.

Il ouvrit sa combinaison pour glisser la carte de visite dans la pochette de son veston, et se tourna vers la dépouille de Vidal. Ménard n'avait pas complètement tort. Le *modus operandi* était *original* dans la mesure où il était exotique. Le supplice du pneu était une invention africaine, et une extension haïtienne. Mais où Ménard se trompait, c'est lorsqu'il considérait que la méthode était inusitée en région parisienne. Sacha se souvenait de ce jeune homme mort près de Paris quelques années auparavant, un pneu enflammé autour du cou. Mais ce n'était pas un avocat. C'était un flic.

Carle faisait sans doute le rapprochement. Le supplice du jeune lieutenant avait marqué les mémoires au fer rouge. À coup sûr, elle garderait le silence jusqu'au moment adéquat.

Tout l'art de la guerre est basé sur la duperie.

Ménard était de retour, sourire extatique aux lèvres, tel l'explorateur à la besace lourde de tous les diamants du Botswana et du Zimbabwe.

– C'est l'Afrique en plein cœur de Colombes, patron. Les connaisseurs appellent ça le supplice du Père Lebrun. Une technique en vogue à Haïti du temps des tontons macoutes. Un pneu, de l'essence, une allumette, et le spectacle est servi bien chaud aux amateurs. La coutume est

sans doute née à Soweto où elle était, entre autres, la punition favorite pour les voleurs. Vous connaissez le cri de révolte de l'anti-apartheid radical ?

Patient, Sacha attendait la suite. Carle offrait l'immobilité d'un monolithe, le capitaine de gendarmerie, l'œil médusé du lièvre pris dans les phares d'un camion fou.

– « Avec nos boîtes d'allumettes et nos pneus enflammés, nous libérerons ce pays. » L'une des phrases favorites de Winnie Mandela. Et pour l'ancien Congo belge, vous êtes au courant ? Avant que le Zaïre ne devienne la République démocratique du Congo dit aussi Congo-Kinshasa pour la différencier du Congo-Brazzaville ou République du Congo – eh oui ! je sais, c'est un peu compliqué ces histoires de décolonisation –, le Père Lebrun était le lynchage réservé à Kinshasa aux derniers fidèles du dictateur Mobutu...

Son téléphone portable vrombit dans sa poche, animal fidèle. Duguin s'écarta du groupe avec soulagement. Le nom d'Arnaud Mars s'affichait sur l'écran. Le grand patron avait un sens impeccable du timing.

– Tu en es où, Sacha ?

Il appréciait le ton et le naturel du divisionnaire. Il avait accroché dès le premier instant avec son supérieur, était sûr de la réciprocité. Mars marquait sa confiance en lui attribuant les dossiers les plus délicats. L'affaire Vidal n'échappait pas à la règle. Sacha dressa un bilan rapide de la situation.

– Qui dit Florian Vidal dit relations franco-africaines, reprit Mars. Un avocat d'affaires, spécialisé dans les contrats d'armement. Autrement dit, du lourd.

– Et du politique.

– Exactement. Et qui implique de faire gaffe où l'on met les pieds.

– On a un autre problème, patron.

– Je t'écoute.

Les grillons liment la peau de la nuit depuis si longtemps que je n'ai pas entendu ta porte s'ouvrir. Ta silhouette en haut de la colline, mes yeux habitués à l'obscurité ne la manquent pas. Les rayons lunaires et la moiteur t'enveloppent, protection illusoire, tu descends vers la ville.

D'un bon pas, tu tranches le chant des cicadas.

Tu marches vers moi, mon mentor, mon menteur.

Tu as tort.

Du même auteur

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Géronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

www.dominiquesylvain.com